

Rencontres internationales du documentaire de Montréal **Visites guidées**

Luc Chaput

Numéro 269, novembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2010). Rencontres internationales du documentaire de Montréal : visites guidées. *Séquences*, (269), 10–10.

Rencontres internationales du documentaire de Montréal

Visites guidées

Une des joies du métier de critique de cinéma est de voir et de se délecter à l'avance dans de bonnes conditions de visionnement de certaines œuvres. Cette année, la nouvelle mouture des RIDM contient au moins quatre grands films qui renouvellent notre intérêt pour ce genre.

LUC CHAPUT



La Danse, le ballet de l'Opéra de Paris

Les extraits des spectacles semblent un peu courts, mais les divers domaines de recherche et les œuvres de répertoire de ce temple de la chorégraphie sont ainsi évoqués.

Tout d'abord, place au plus vieux d'entre eux, Frederick Wiseman, qui, depuis **Titicut Follies**, croque de manière intelligente des institutions. Ses œuvres sont tournées sur une période assez longue. Ici le réalisateur a pris treize mois pour monter cent trente heures de *rushes* glanées en douze semaines et le résultat est, comme souvent dans son cas, remarquable. Après la Comédie-Française, le réalisateur américain, qui fait office aussi d'ingénieur du son, jette un regard à la fois précis et tendre sur le monde de la danse dans **La Danse, le ballet de l'Opéra de Paris**. Sans commentaire, n'employant que la musique et les paroles ambiantes, le cinéaste réussit à rendre sa présence invisible et nous promène allègrement de répétitions en réunions, en représentations, montrant jusqu'au travail de l'apiculteur sur les toits du palais Garnier et les moyens que l'Opéra emploie pour continuer de charmer son public après plus de deux siècles. John Davey à la caméra cadre les corps des danseurs — solitaires, en couple ou en groupe — le plus souvent au complet et en plan large. Il souligne ainsi particulièrement les envois et les chutes parfois risquées des artistes de cette discipline au langage à la fois sibyllin et d'une grande richesse.

Les extraits des spectacles semblent un peu courts, mais les divers domaines de recherche et les œuvres de répertoire de ce temple de la chorégraphie sont ainsi évoqués.

Le réalisateur chinois Jia Zhang Ke, en prévision de l'expo universelle de Shanghai de cette année, je suppose, s'intéresse à l'histoire de cette mégalopole. **I Wish I Knew** (Hai shang chuan qi) est le titre d'une chanson américaine des premières décennies du 20^e siècle interprétée aujourd'hui par un vieil homme de la haute société de Shanghai. Filmés le plus souvent dans des endroits en rapport avec leurs intérêts, les intervenants (montrés aussi bien à Taiwan et à Hong Kong que dans les quartiers de la ville qui nous intéresse) dressent un portrait le plus souvent un peu trop personnel de l'évolution de Shanghai depuis presque deux cents ans. Jia recourt plusieurs fois à des extraits de films — et même de **Chung Kuo – Cina**, d'Antonioni —, ainsi qu'au témoignage de Hou Hsiao Hsien pour rappeler la place primordiale de la ville dans la cinématographie chinoise. On en ressort avec le goût de voir ces œuvres dans leur entièreté. L'intervieweur pose très rarement des questions qui fâchent, mais la construction kaléidoscopique impressionne. La présence de Zhao Tao (**Still Life**), la muse de Jia, n'est pas non plus sans agrémente les séquences.

Comment garder en vie la mémoire et les souvenirs des aînés de pays en voie de développement? En les filmant de manière empathique semblent répondre Hind Benckekroun et Sami Mermer dans **Les Tortues ne meurent pas de vieillesse**. Chehema, Erradi et Abdelsallam, trois hommes âgés du nord du Maroc, dans des villes ou villages pas très éloignés de Tanger, nous accueillent avec bonhomie et nous parlent avec simplicité et grâce de leur vie de labeur, de leurs joies et de leurs peines. La plupart gardent un allant qu'il fait bon voir.

Le réalisateur Philippe Lesage, quant à lui, dans **Ce Cœur qui bat**, accompagne de sa caméra le travail du personnel soignant de l'Hôtel-Dieu de Montréal, de l'accueil à l'urgence pour des accidents à la consultation psychologique et à la visite des malades. La caméra est toujours justement placée pour éviter le regard voyeur et les témoignages sont à plusieurs reprises bouleversants. En ces temps où le système de santé public québécois connaît son lot de critiques, ce film remet avec discrétion les pendules à l'heure.

Les Rencontres ont ainsi su être encore cette année toujours aussi captivantes. Et même étonnantes. **S**